

**Notes de l'École de communauté avec Julián Carrón
en visioconférence depuis Milan, 18 novembre 2020**

Texte de référence : J. Carrón, On ne voit que ce que l'on admire, Notes de la Journée de début d'année des adultes et des étudiants de Communion et Libération et J. Carrón, L'éclat des yeux. Qu'est-ce qui nous arrache au néant ?, chapitre 6 Fils dans le Fils (pp. 125-153).

- *L'iniziativa*
- *Como llora una estrella*

Gloire au Père

Bonsoir à tous. Jésus – nous sommes-nous dit – avait un rapport vrai avec le réel du fait de la conscience du Père qui le façonnait. C'est pour cela qu'il a pu introduire les disciples à ce rapport dont Lui-même vivait. Et nous aujourd'hui ? Comment sommes-nous introduits au rapport avec le Père ?

Dans le chapitre 6, on touche une question capitale : « Et nous, aujourd'hui, qui nous y introduit ? Est-ce toujours le Christ qui nous introduit au rapport avec le Père ? » (p. 125). Après quoi, on dit que le Christ fait irruption dans ma vie en m'attirant à Lui à travers une chair précise, une présence à travers laquelle je peux faire la même expérience de rapport avec Lui. Puis, on voit apparaître la question de la foi, du baptême, de l'Esprit Saint à travers lesquels nous devenons fils dans le Fils, et donc les dons hiérarchiques et charismatiques. Bien. Moi qui ai grandi dans une famille catholique, qui me suis mariée à l'église, mère de quatre enfants, j'ai tous les sacrements, enseignante, catéchiste, dans le mouvement depuis ma jeunesse - comment dire – tout est en règle, il ne me manque rien, et pourtant, au contraire, il me manque tout car, bien que désirant vivre uniquement pour le Christ, cela reste une phrase. Il ne fait pas irruption, il ne m'attire pas à Lui, un peu comme cette femme dont - toujours dans ce chapitre – on rapporte le témoignage : qui était déjà immergée dans la vie chrétienne mais quelque chose a dû se produire à un certain moment, un imprévu, un événement pour lui faire percevoir la présence de Jésus, pour lui faire expérimenter le Christ vivant. D'où la question : qu'est-ce que cet imprévu a ajouté dans la vie de cette femme ? L'imprévu est clair et s'est produit aussi dans ma vie à moi, la rencontre avec des personnes ou des moments de personnes. Mais, de quoi dépend le fait que, face à l'imprévu qui se produit, un événement, j'ai la position juste du cœur pour Le reconnaître ? Et quelle est cette disposition juste du cœur ? Parce qu'il me semble l'avoir. Alors, d'un côté, c'est une grâce qui arrive et arrive à nouveau, d'un autre côté, même si cela se reproduit, cela ne suffit pas, il faut une disposition du cœur qui Le reconnaisse et L'accueille pour ressentir le Christ vivant. Alors quel est le problème ? C'est la façon dont je suis faite ? Ma position affective ? Mes circonstances ? Nous avons toujours dit que non ! Et que, quelles que soient les conditions dans lesquelles nous nous trouvons, le Christ peut arriver ! Ce temps de pandémie nous a apporté tellement de témoignages de la façon dont le Christ peut arriver à nouveau même dans une circonstance aussi dramatique ! Il me semble donc que c'est seulement une grâce, un don, qu'il n'y a pas de stratégie et qu'il ne me reste qu'à continuer de demander qu'il se produise et attendre.

Merci d'avoir partagé avec nous ton histoire d'appartenance depuis que tu es toute petite ainsi que ton drame. Chacun de nous, s'il est conscient de lui a minima, peut se reconnaître dans ta description : « Il ne me manque rien, et pourtant, au contraire, il me manque tout ». Pour nous, très souvent, nous identifions la réponse du Christ avec la suppression de chaque manque. « Bien que désirant vivre uniquement pour le Christ, cela reste une phrase, Il ne fait pas irruption, il ne m'attire pas à Lui » dis-tu. Mais tu es sûre que si le Christ ne faisait pas constamment irruption dans ta vie et s'il ne continuait pas à t'attirer à Lui, tu pourrais réaliser qu'il te manque tout, bien qu'ayant tout ? Comment pourrais-tu désirer ne vivre que pour le Christ s'Il ne t'avait pas rejointe et qu'il ne continuait pas à te rejoindre ? Et si le contraire était vrai ? C'est-à-dire que, justement parce qu'il ne te manque rien, il

te manque tout. C'est à travers ce désir sans limites que le Christ t'appelle à Lui, pas de l'extérieur, mais depuis l'intime de toi-même. Comme s'il te disait : « Mon amie, je ne te manque pas, Moi ? ». Une phrase que j'avais lue dans don Giussani – que j'ai répétée des milliers de fois – m'a toujours frappé car elle rejoignait ce besoin dont tu parles, et depuis, j'ai commencé à regarder le manque de cette façon. C'est comme si Dieu te disait : « Je suis le Mystère qui manque dans chaque chose que tu goûtes » (L. Giussani, *Avvenimento di libertà (Événement de liberté NdT)*, Marietti 1820, Gênes 2002, p. 149). Puis j'ai trouvé une phrase de saint Grégoire de Nissée, un père de l'Église qui dit exactement ceci : « L'âme est touchée et blessée par le désespoir de ne jamais obtenir ce qu'elle désire. Mais ce voile de tristesse lui est enlevé lorsqu'elle apprend que la vraie possession de celui qu'elle aime réside dans le fait de ne jamais cesser de le désirer » (cité dans L. Giussani, *Un avvenimento nella vita dell'uomo (Un événement dans la vie de l'homme NdT)*, BUR, Milan 2020, p. 216). C'est cela qu'il faut apprendre, autrement tu ne pourrais pas te lever le matin en ayant le désir de Le trouver. Ne pas cesser – jamais ! – de Le désirer : c'est l'événement du rapport entre l'homme et le Christ qui est source d'un désir continu et incessant. C'est la rencontre qui le réveille et qui suscite constamment la capacité de Le désirer toujours. Que cela se produise est toujours une grâce, et nous ne pouvons que le demander et attendre de nous laisser surprendre quand Il se produit.

Mon mari et moi, nous avons été rattrapés il y a deux semaines par le Covid-19 (légèrement par chance) : mon mari a été malade, et moi, en tant que cas contact, je suis en quarantaine mais je vais bien. Le désagrément, lié aussi à différents contretemps et problèmes avec l'organisme public par rapport à notre dossier, l'anxiété, le mécontentement pour avoir dû interrompre (ou modifier fortement) nos activités professionnelles, les difficultés de communication avec l'extérieur, mais aussi la gratitude pour ne pas avoir encouru de problèmes plus sérieux, la proximité que nous avons ressentie de la part de nos parents et amis, tout ce que nous avons vécu ces jours-ci en somme, a généré en moi une forte demande de changement, a rallumé le désir d'une vie plus vraie, plus limpide par rapport à l'essentiel, plus significative comme témoignage du Christ présent. Cette demande et ce désir sont urgents en moi mais disons que je ne sais pas comment m'y prendre : je ne veux pas tomber dans le moralisme des « je ferai », « je serai », « j'arriverai », où tout repose sur l'effort de changement et de cohérence de mon moi, par ailleurs abattu et fragilisé. Qu'en dis-tu ? Où dois-je regarder ? Si c'est vrai qu'une fissure suffit pour faire entrer la lumière, qu'est-ce qui m'est demandé en ce moment selon toi ? Je ne veux pas perdre l'énième occasion qui m'est donnée dans cette vie. Merci pour tout.

Merci à toi. Chacun peut se laisser déterminer par le malaise, par l'anxiété, par le mécontentement de devoir interrompre son travail - comme tu le dis – ou bien, il peut se laisser emporter par la gratitude qui réveille une demande de changement, le désir d'une vie plus vraie. C'est ainsi qu'il se reproduit continuellement, mes amis. Il peut passer à travers le coronavirus, à travers n'importe quelle circonstance qui réveille en nous le désir de quelque chose de plus car même être en bonne santé ne suffit pas. Et alors ce qu'il faut, c'est une attention. Tu demandes : « Où dois-je regarder ? ». Voyons si ce soir, en regardant, tu apprends quelque chose sur la méthode à travers laquelle Il nous introduit à la réponse.

Je vous raconte deux épisodes qui se sont succédés à quelque temps d'intervalle et dont la portée historique s'est montrée être inversement proportionnelle à l'impact sur mon quotidien. En premier lieu, il est arrivé qu'après des mois de grande difficulté au travail durant lesquels il m'est apparu évident que je devais changer, la proposition de travail « de ma vie » est arrivée, la seule pour laquelle j'aurais vraiment abandonné mon poste actuel car elle conjugue bien l'ambition professionnelle et l'aspect familial. Toutefois, à part un bref enthousiasme initial, la nouvelle, de fait, n'a pas changé ma vie quotidienne car j'étais toujours coincée dans toutes mes tentatives ridicules. La quarantaine a débuté avec ce mood et, au bout de trois jours, alors que j'essayais d'organiser les journées en proposant les activités les plus divertissantes à mes enfants, j'étais à plat. Le quatrième jour, j'ai réalisé que quelle que soit leur demande, cela m'irritait et que je n'arrivais plus à les

regarder en face. Au bout de deux jours où ce que je proposais de mieux était les dessins animés et les appels vidéo avec les grands-parents, alors que ma fatigue et ma frustration augmentaient, ma fille m'a dit à un moment : « Maman, comme c'est beau d'être avec toi ! ». Cette phrase, si simple et en même temps si claire, a immédiatement dicté à nouveau la méthode : je ne devais rien faire d'autre qu'être disponible pour accueillir le Christ qui entre à nouveau dans ma vie et la bouleverse à travers la bouche d'une petite fille de trois ans. Ces deux événements, par comparaison, m'ont énormément frappée parce qu'ils m'ont remise devant le fait que je vis en attendant que le bonheur arrive à travers le changement des circonstances alors que le Christ vient me débusquer partout, même dans l'instant le plus monotone de la journée.

C'est là que nous devons regarder : comment il arrive et où il arrive. « Je vis en attendant que le bonheur arrive à travers le changement des circonstances alors que le Christ vient me débusquer partout », même à travers la plus jeune de la maison : « Maman, comme c'est beau d'être avec toi ! ». Quelle est alors la méthode ? C'est toi qui l'as dit : « Je ne devais rien faire d'autre qu'être disponible pour accueillir le Christ » selon la modalité avec laquelle il nous rejoint et nous surprend. Mais cela nous semble souvent insuffisant. Et alors une tentation surgit.

J'ai essayé de répondre à la question que tu as posée la dernière fois : « Mais comment l'événement du charisme s'illustre-t-il aujourd'hui pour chacun de nous dans la situation particulière dans laquelle nous sommes amenés à vivre ? ». Si je pense au charisme, je pense à don Giussani qui m'a communiqué une façon de vivre totalement inconnue par rapport à mon expérience. Je suis certain qu'avec le temps, ceci n'a pas simplement résisté et survécu en moi, mais a modifié le parcours, la direction de ma vie depuis plus de quarante ans. Ces derniers temps, la question revient : « Quelle aurait été, et quelle serait aujourd'hui, ma vie si je n'avais pas rencontré des personnes particulières et des visages particuliers ? ». Il me serait facile de répondre que je ferai partie de la « masse » avec une vie équivalente à celle de tout le monde et uniquement défini par la mentalité commune (une certaine façon de juger, de penser et de regarder). Au moins, en ce sens, je peux dire que ma vie a suivi un autre chemin, ou mieux, qu'au sein de la réalité avec tous, elle a eu une autre possibilité de penser, de juger et de regarder. Je n'ai jamais quitté cette histoire, je n'ai pas cherché et, surtout, je n'ai rien trouvé de mieux. Mais je sens qu'avec le temps, le début peut s'assoupir, le désir devenir moins vif et les visages autour moins incisifs, que cela dépend presque de moi de réveiller le début prometteur que la rencontre avec le charisme a suscité. Je me demande donc : « Si tout a commencé avec un don apporté par des personnes, des visages précis que je n'ai pas décidé moi, comment ce début demeure-t-il et quelle est ma part dans cette permanence ? ». Je te le demande car il me semble parfois que la nouveauté et le goût du début dépendent de mon effort.

Face à l'assoupissement du début, nous avons la tentation de changer de méthode. Tu l'as décrit de façon très efficace : « Si tout a commencé avec un don apporté par des personnes, des visages précis que je n'ai pas décidé moi, comment ce début demeure-t-il et quelle est ma part dans cette permanence ? ». [...] Car il me semble [...] que la nouveauté et le goût du début dépendent de mon effort ». Nous revenons au point de l'événement chrétien qui nous a libérés avec son renversement de méthode : « L'effort de l'intelligence et de la volonté constructrice, d'une imagination effrénée, d'un moralisme compliqué n'est plus central : il s'agit simplement de reconnaître » (L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris 2006, p. 41). Alors que nous, en cédant à la tentation de nous décaler par rapport à la méthode de Dieu, nous passons de la disponibilité à accueillir le don à l'illusion que la nouveauté et le goût du début dépendent de notre effort. C'est cela notre dilemme. Comment en sortir ?

Page 141 du chapitre 6, tu dis que « l'autorité est un facteur indispensable à la croissance du moi » et que « l'autorité est en un certain sens mon "moi" le plus vrai ». J'ai l'impression de comprendre de ces phrases que les mots « autorité » et « suivre » (que j'ai toujours regardé avec attention et, je crois, disponibilité à cause du parcours effectué lors des dernières Journées de début d'année et pendant toutes ces années dans le mouvement,) me sont redonnées ici, mille fois plus grandes et me fondent. Alors,

j'aimerais comprendre mieux afin d'avoir encore plus conscience de leur portée pour mon bonheur et mon accomplissement. Pour connaître qui je suis ! Parce qu'il me semble qu'ils changent le point de départ pour entrer dans ma journée. Merci vraiment.

Parfait ! En raison du parcours effectué lors des dernières Journées de début d'année et pendant toutes ces années dans le mouvement, tu as toujours regardé avec attention et disponibilité les mots « autorité » et « suivre ». Mais aujourd'hui, tu voudrais mieux comprendre, pour avoir une conscience encore plus claire de leur portée pour ton bonheur et pour ton accomplissement. C'est justement dans l'autorité, d'après don Giussani, que nous pouvons trouver une aide : « L'autorité est le lieu où la lutte pour affirmer et la vérification pour vérifier que la proposition du Christ est vraie, c'est-à-dire qu'elle est la réponse à la perception, aux exigences du cœur [...] est plus limpide et plus simple, plus pacifique » (L. Giussani dans « *Qui est cet homme ?* », Journée de début d'année, sept. 2019, p. 10). Mais nous devons le comprendre de l'intérieur de notre expérience : ce n'est qu'en rencontrant une autorité que ce mot devient évident et nous est redonné mille fois plus grand, comme tu le dis. Qui a découvert la portée de l'autorité dans son expérience ?

En travaillant avec le petit groupe d'école de communauté sur le chapitre 6, nous avons rencontré des difficultés pour traiter les parties sur l'autorité et l'obéissance. Comme dire : tant que nous parlons de la vie, de l'amitié, ok, mais ensuite entrer dans ces deux termes qui te font te rebeller rien qu'en y pensant, c'est autre chose, c'est quelque chose qui n'est pas familier et quelque peu dérangent. C'est-à-dire que, comme j'ai la difficulté « classique » à entrer dans ces mots parce qu'ils me semblent être des catégories abstraites et schématiques qui n'ont probablement pas grand-chose à voir avec la vie quotidienne, je peux m'en passer, je les saute volontiers en les survolant à peine. Mais comment, après avoir traversé toute l'histoire passionnante du « Qu'est-ce qui nous arrache au néant ? », la « solution » de la question posée est-elle dans l'autorité et l'obéissance ? Cela me semblait peu satisfaisant, presque un dû, réducteur. J'ai donc demandé à mes amis : « Ces trois paragraphes n'ont-ils vraiment rien à voir avec la vie ? Pour quelle raison, Carrón devait-il les mettre ici ? » Le changement de regard et de perspective est arrivé ponctuellement dimanche dernier, à travers une chose apparemment banale : une promenade en montagne avec quelques amis (avant que nous ne passions en zone orange). La marche était considérée comme facile par celui qui guidait. Pendant le chemin, au contraire, elle s'est avérée fatigante et exigeante pour ceux qui ne sont pas habitués à la montagne. Tout me pesait. Finalement, nous sommes arrivés. Regarder ce spectacle a été un autre monde et j'ai dit, plein de gratitude : « Merci, c'est très beau ! ». À la lumière de l'école de communauté, cela n'a plus été un fait banal pour moi. J'ai compris, par expérience, ce que signifiait ce passage de la page 141 sur l'obéissance : « L'autorité est en un certain sens mon "moi" le plus vrai. Souvent, au contraire, l'autorité est [...] ressentie comme quelque chose d'étranger, qui "s'ajoute" à l'individu ». En suivant, au sein d'une compagnie d'amis, quelque chose qui semblait inapproprié, cela m'a fait découvrir quelque chose qui me convenait beaucoup plus que mes pensées et mes raisonnements. C'est tout à fait vrai que l'antithèse que tu rappelles à la page 143 entre la recherche de l'affirmation de soi et la conversion de soi est constamment présente comme tentation. J'en avais déjà fait l'expérience quelques jours auparavant, en demandant à Fernando de Haro - lors de la présentation du livre L'Abbraccio (L'étreinte NdT) organisée par notre centre culturel - si quelque chose avait changé en lui qui avait été l'instrument du changement d'Azurmendi à travers ses émissions. Il m'avait répondu que tout cela l'avait seulement conduit « à une correction sérieuse de connaissance sur ce que nous sommes et non à une possession comme affirmation de soi ». Mais, après un premier contrecoup, j'étais déjà passé outre ce fait, comme un dossier clos. Il m'a corrigé le temps d'un souffle. Il a fallu cette promenade pour rouvrir le dossier. Je te demande donc : j'ai fait l'expérience que cela n'existe pas « une fois pour toutes », que cela ne résiste pas et que tout s'effondre à nouveau. Comment est-il possible de perdurer ? Est-ce réellement suffisant, comme tu le dis, de regarder attentivement ?

Tu vois ? Pour commencer, il faut réaliser que personne n'aurait pu te faire changer dans ta tête sur l'importance de l'autorité si tu n'avais pas fait cette balade : c'est de l'intérieur de ton expérience –

pas en étant assis dans un fauteuil en y réfléchissant, mais grâce à une promenade en montagne – que tu as découvert la valeur de celui qui te guide. C’est donc chemin faisant que l’on découvre vraiment la valeur de l’autorité. Et alors on revient à la question : comment est-il possible de perdurer ? Est-ce suffisant de regarder attentivement ? Je retourne la question à don Pino à cause de la contribution qu’il a faite à la Diaconie de la Fraternité samedi dernier en se référant à la Journée de début d’année. Pino, qu’est-ce que cette journée et le témoignage d’Azurmendi ont apporté dans ta vie ?

Je réponds à ta question avec trois observations. La première, c’est la surprise et la gratitude quand tu nous as indiqué un fait, une personne, Mikel Azurmendi justement, qui se produisait dans ta vie et notre vie. Je continue à le ressentir comme une nouveauté, comme un exemple pour moi et pour tous ceux qui ont une responsabilité : le témoignage de suivre ainsi, toi le premier, ce qui se produit à nouveau et de l’indiquer à tous en tant qu’autorité. Seconde observation. La provocation, que j’appellerais de méthode, que la Journée de début d’année représente dans une situation aussi difficile et incertaine, continue de vibrer dans ma vie. Je reprends une phrase de don Giussani que tu cites dans L’éclat des yeux. « Avoir un père [la paternité] est une attitude permanente » mais « la génération c’est quelque chose de présent » (p. 135). Je note que souvent, que ce soit dans l’Église ou entre nous, c’est comme si - je le dis aussi pour moi – ce qui prédominait, c’était la préoccupation – presque exclusive bien que légitime et juste – de l’attitude, de la stabilité, ou bien du changement d’attitude. Le risque est ainsi de raisonner par catégorie en réduisant le charisme à un universel abstrait que j’ai déjà vu en moi et auquel je reconduis les faits petits ou grands qui se produisent toujours. Je me demande : « Le charisme est-il devenu un universel abstrait ou est-ce une histoire particulière qui, dans l’histoire de l’Église et du monde, continue de se produire et nous ouvre ainsi à la totalité ? ». « Pourquoi faut-il aller vers l’universel ? » se demandait Azurmendi. Et il observait : « L’universel est une fiction. Il n’y a d’universel nulle part » (cité dans On ne voit que ce que l’on admire, p. 17). Troisième observation. Je crois que nous approfondissons continuellement la nature du charisme. Nous avançons, nous cheminons vraiment selon la dynamique du regard, dans le fait de reconnaître et en suivant une génération en acte pour chacun de nous à travers tellement de faits qui se produisent où l’expérience de l’autorité naît vraiment de la rencontre avec des personnes, avec des moments de personnes, dans lesquels nous voyons la victoire du Christ. L’intervention d’Azurmendi me semble très précieuse et comme tu l’as indiqué avant, et repris ensuite, justement sous l’angle de la méthode. Je l’exprime avec une expression d’Azurmendi lui-même qui synthétise ainsi son parcours de ces dernières années : « J’ai voulu identifier les rapports de cause et de temps de mon émerveillement » (On ne voit que ce que l’on admire, p. 16). À première vue, cela semble étrange d’associer une expression aussi rationnelle, technique – « rapports de cause et de temps » - au mot « émerveillement », mais je trouve ça génial car elle décrit l’expérience d’une génération en acte à travers des faits et des personnes dont, et non pas par hasard, il fait la liste précise : le premier fait s’appelle Fernando, puis est arrivé Javier et puis Macario, et puis... et puis... Je crois que cette dynamique en acte non seulement nous témoigne la grâce du charisme vivant, présent, mais nous indique aussi la grande question de méthode que tu continues de façon insistante à nous rappeler : reconnaître que l’Événement demeure parce qu’il continue à se produire. Cela me semble l’aide la plus grande pour éviter de nous fixer sur les définitions, de trop nous préoccuper de l’attitude par rapport à ce flot de vie auquel, même dans des circonstances aussi difficiles, nous sommes en train de participer tous ensemble dans la compagnie guidée. Je te remercie pour tout.

Merci. Ce que tu viens juste de dire nous aide à comprendre une chose que dit don Giussani, à savoir que le premier devoir de l’autorité est d’identifier les autres autorités. Comment ai-je identifié l’autorité d’Azurmendi ? À cause de sa répercussion face à la correspondance que j’ai surprise en moi en regardant la vidéo la première fois. C’est à partir de là, comme je l’ai dit à la Journée de début d’année, que j’ai désiré suivre cette répercussion en proposant cette vidéo à tout le monde. Et c’est libérateur car l’événement, ce n’est pas moi qui doit le générer, ce n’est pas nous qui devons le générer avec notre effort, nous devons seulement le reconnaître lorsqu’il se produit. Et le devoir de celui qui est autorité est de le signaler, en étant le premier à suivre celui qu’il indique. C’est la méthode du

charisme. Nous avons à le reconnaître. Écoutez ce que dit don Giussani : « Le phénomène initial – [c'est à dire] l'impact avec une diversité humaine, l'étonnement qu'il provoque – est destiné à être le phénomène initial et original de chaque moment du développement. Car il n'existe aucun développement si cet impact initial ne se répète pas, si l'événement ne reste donc pas contemporain » (L. Giussani, « Quelque chose qui vient avant », *Traces*, n. 10/2008, p. 2), si cela ne se produit pas continuellement. C'est Dieu qui pense à le faire se produire à nouveau, comme nous le voyons. À nous de le suivre. Et c'est face à ce qui se produit à nouveau que se révèle notre disponibilité à suivre le charisme.

Mais parfois, il semble que, de nouveau, ce flot de vie n'est pas suffisamment d'incidence car il ne se produit pas selon notre échelle de temps – c'est à dire tout de suite ! -. Par conséquent, le vrai défi pour nous est d'attendre et de respecter les temps d'un Autre. Comment avons-nous découvert dans notre chair la valeur de cette attente ?

En regardant les histoires et les vies de tant de familles comme la mienne, ce qui domine, c'est la blessure. La blessure de ceux qui ne peuvent pas avoir d'enfants, la blessure des enfants que nous accueillons, la blessure des familles qui vivent la grande rébellion des enfants qu'ils ont accueillis lorsqu'ils grandissent, qui les conduit aussi à faire de mauvais choix. Dans toute cette immense douleur, il y a un point lumineux : notre compagnie dans le mouvement, et en particulier dans l'œuvre des Familles d'Accueil. À travers cette expérience « particulière », nous rencontrons beaucoup de personnes, certaines même ne faisant pas partie du mouvement, qui se sentent d'abord accueillies, comprises et pas jugées. Nos enfants devenus grands en témoignent. Au cours d'un dialogue, mon fils, qui est récemment devenu père, m'a dit : « Ma rébellion, ma colère contre moi-même et contre le monde qui a eu également des conséquences négatives, venait principalement de la peur ! Quelle peur ? De l'abandon ! Mais j'ai compris ensuite que regarder seulement mon passé et mon mal ne me permettait pas d'être heureux. Alors j'ai commencé un chemin : j'ai commencé à regarder mon présent, vous qui êtes toujours présents, qui ne m'avez pas retenu auprès de vous, qui m'avez laissé libre de faire des erreurs et m'avez dit aussi : « Maintenant, c'est bien que tu prennes tes responsabilités ». C'est ce qui m'a permis de me regarder et de penser aussi à mon avenir ! Puis j'ai rencontré celle qui est maintenant la mère de mon fils, mais je n'aurais pas pu la reconnaître comme un bien si je n'avais pas commencé ce chemin ».

Ton témoignage l'illustre : « *La génération est un acte présent* », comme nous l'a rappelé don Pino. « Vous qui êtes toujours présents », vous a dit votre fils, même lorsque vous pensiez que votre présence n'avait pas suffisamment d'influence pour l'empêcher de faire des erreurs. Et pourtant, cette « présence présente » en tant que parents, apparemment inutile - à en juger par la rébellion, la colère et les erreurs qu'il a commises pendant des années - a permis à votre fils de se libérer du regard qu'il portait uniquement sur son passé et sur le mal qui ne lui permettait pas d'être heureux. Ce lien est étonnant, un peu étrange pour nous, entre connaissance et bonheur. Pour nous, la connaissance est une abstraction qui n'a rien à voir avec le bonheur. Il y a un regard qui étouffe, celui qui se fixe uniquement sur un aspect de la vie et qui empêche donc de connaître vraiment. Ce n'est que lorsque la connaissance n'a plus été déterminée par ses propres analyses du passé ou du mal fait (« à partir de certains principes ou critères qui s'appliquent ensuite », comme le dit l'école de communauté), mais à partir d'un événement - la présence toujours présente des parents - que leur fils a pu se libérer de la prison du passé et penser à l'avenir. Puis il a rencontré celle qui est la mère de son fils, « mais je n'aurais pas pu la reconnaître comme un bien » sans votre présence en tant que parents. Combien d'années il a dû attendre avant de pouvoir le reconnaître, alors qu'il pensait que cela ne pouvait pas arriver ! Mais surtout, ce qui m'a frappé en t'écoutant parler, c'est de voir ce qui bloquait le regard de ton fils : « Ma rébellion, ma colère contre moi-même et contre le monde [...] venait principalement de la peur ! Quelle peur ? De l'abandon ». C'est émouvant de découvrir que notre « interlocuteur » - dans le dialogue avec nos enfants et avec tout le monde - est cette peur d'être abandonné, une peur qui est aussi la nôtre ! C'est-à-dire la peur du néant. La crainte qu'à la fin de la fête, rien ne vaille la peine. C'est là le véritable problème. Veillons à ne pas confondre les symptômes (rébellion, colère,

violence) avec leur origine, c'est-à-dire la peur d'être abandonné. Cette peur n'a été vaincue qu'avec le temps grâce à la présence présente des parents (alors qu'ils étaient les premiers à penser qu'elle n'avait pas d'incidence). Combien, vous parents, vous devez avoir défié cette peur par votre propre présence au point de permettre à votre fils d'atteindre la certitude qu'il ne sera pas abandonné ! Quelle certitude vous devez lui avoir communiquée pour atteindre cette certitude ! Une certitude que nous ne produisons pas nous-mêmes, car personne ne génère s'il n'est pas généré. Ce n'est que si vous, parents, et nous tous, nous nous laissons engendrer par Celui qui vainc la peur profonde, que nous pourrons Le témoigner aux autres, dans l'attente et le respect des temps de leur liberté. Comme ça l'a été au début, aujourd'hui aussi, la seule chose qui peut nous arracher au néant est l'expérience d'une nouveauté qui se produit maintenant. Comme l'a dit don Giussani en répondant à la question qu'Angelo Scola lui avait posée il y a des années : « *Quelle est l'urgence la plus radicale pour la mission des chrétiens aujourd'hui ?* [...] Que le contenu de ce message commence à devenir expérimentable en tant qu'espérance dans le présent » (*Un avvenimento di vita, cioè una storia, (Un événement de vie, c'est à dire une histoire)*, Edit-Il Sabato, Rome-Milan 1993, pp. 59-60).

Qu'est-ce qui est capable de générer cette certitude en nous, au point de nous faire ressentir le désir poignant d'embrasser tout le monde ?

Depuis le début du premier confinement en mars, il y a un fait qui m'étonne énormément et que je veux partager avec vous, justement parce que ce n'est pas une chose à moi mais un cadeau. Depuis le début du confinement, je suis objectivement plus fatiguée, avec moins d'énergie, avec beaucoup plus de sautes d'humeur et avec des aspects de mon sacré caractère exacerbés par les circonstances. L'enseignement en ligne à l'université est lourd, et certains collègues et étudiants ont été submergés par des problèmes de santé mentale qui ont été aggravés par la pandémie, de sorte que la charge de travail administratif et pastoral a doublé, puis je n'ai plus eu la possibilité de voyager pour des conférences alors que cela me plaisait beaucoup, nous n'avons plus d'amis à la maison qui viennent dîner comme c'était le cas avant, et la vie commune enfermés provoque plus de tensions que d'habitude. Et en plus, nous ne pouvons pas rentrer chez nous pour rendre visite à nos grands-parents, à notre famille. Je pourrais continuer la liste des choses que nous trouvons tous difficiles en ce moment. Tout cela - du point de vue purement humain - suffirait à accroître mon nihilisme et à m'enfermer encore plus dans ma coquille. Au lieu de cela, je dois admettre et reconnaître avec étonnement et gratitude que ce n'est pas le cas, bien au contraire ! Mon cœur n'a pas cessé de désirer et mon désir augmente de jour en jour : le désir d'amour, le désir d'une véritable amitié, le désir d'embrasser le monde, de connaissance. Comment est-il possible que, dans le cadre d'une augmentation objective de ma limite, mon cœur se dilate ainsi ? Certes, ce n'est pas ma capacité, mais le fruit de la présence du Christ, ici et maintenant, dans cette réalité si belle et qui est si peu la mienne. Le Christ me rejoint à travers mon mari, mes enfants, d'anciens et de nouveaux amis (comme Van Thuan et Azurmendi avec leurs livres, ou la femme de Taïwan atteinte d'un cancer qui a écrit à Traces), le Christ passe dans la douleur de nombreux étudiants qui se confient à moi et qui, sans le savoir, attendent Son étreinte. Et je me retrouve le matin, alors que je vais à vélo à mon département, à regarder les gens que je croise en route avec une émotion folle, en me demandant s'ils sont conscients du destin de gloire qui les attend et combien Dieu les aime maintenant, au point que parfois je sens les larmes couler et que les gens pensent que je suis folle. Je me retrouve donc dans des journées où je n'ai même pas une seconde de répit entre le travail et les enfants, à penser aux familles qui vivent le drame de la violence domestique, aux personnes âgées seules enfermées dans les maisons de retraite, aux sans-abri, à nos frères chrétiens persécutés, à ceux qui sont seuls à l'hôpital, à ceux qui n'ont pas rencontré le Seigneur et ne savent pas pour quoi ils vivent ; et mon cœur est brûlant d'émotion, demandant au Seigneur de dépenser toute ma vie, de la consumer pour tous, de pouvoir les embrasser tous et d'offrir tout pour ce monde qu'Il a créé. En bref, dans une situation où je peux à peine prendre soin de mes proches, mon cœur désire embrasser toutes les personnes, le monde entier, tout l'univers. Il est évident que Sa compagnie dépasse les limites du possible et relance mon cœur vers l'impossible. Et cet horizon infini me fait regarder ma vie quotidienne finie d'une

manière totalement nouvelle, inquiète mais palpitante, douloureuse mais vraie. Et donc je me demande : « Mais qui es-Tu pour allumer ce feu dans mon cœur ? » Merci.

Merci à toi. Seule la victoire du Christ en nous, nous fait désirer embrasser le monde entier. Seulement cela nous fait nous sentir tous frères. Et ceci, paradoxalement, change en même temps notre vie quotidienne finie (dans laquelle nous étouffons si souvent), en nous la faisant regarder d'une manière totalement nouvelle. Cette nouveauté peut se produire dans le quotidien le plus banal, dans la vie de tous les jours.

Alors, qu'est-ce qui vainc la peur et qu'est-ce qui se déclenche en nous ?

Ces dernières semaines, j'ai réalisé à nouveau une chose qui est cruciale pour moi. Vers la tombée de la nuit, j'avais très peur. En me demandant vraiment de quoi cette peur était le symptôme, je me suis rendu compte qu'en réalité – tout au fond - ce n'était rien d'autre qu'une façon pour les questions que j'ai depuis longtemps de se manifester : que la vie ne finisse pas, que la vie n'ait pas de fin, que ce soit en termes de durée ou d'intensité présente. Tout cela a explosé de nouveau en moi avec une force inattendue et - parfois - très douloureuse. Avec toutes ces questions qui se déchaînent, j'ai remarqué dans mes journées beaucoup de petits faits significatifs. J'en raconte quelques-uns. Un garçon de mon année est intervenu dans une de nos écoles de communauté, en disant : « J'ai un très grand désir de vivre l'université comme un lieu où je peux être éduqué. Et vous aussi vous l'avez. Qu'est-ce que cela signifie réellement de vivre comme protagoniste dans le cadre de toutes ces restrictions, sans fuir ou bien s'en contenter ? Pourquoi avons-nous ce désir ? Quelle est son origine ? Ce n'est pas le fruit de notre capacité. Je voudrais partager ces questions avec toute l'université ». J'étais très enthousiaste de voir qu'une autre vie était en train de gagner chez quelqu'un, et cela se voyait par la façon différente avec laquelle il regardait les choses habituelles comme l'université. Grâce à ce flot de vie, la promesse de bien, de vie éternelle et pleine de sens (c'est-à-dire que je ne perde rien !) qu'est mon existence, devient concrète et expérimentable sous mes yeux. Et cela se produit à travers les visages d'amis, mais aussi de personnes nouvelles qui deviennent vraiment compagnie au destin à travers des faits, comme cela s'est produit avec ce garçon. De là est né mon désir et celui des autres de partager vraiment avec tout le monde le défi de notre moi qui se joue à l'université et nous avons donc écrit un tract et nous l'avons partagé avec toute la communauté académique : du recteur aux directeurs jusqu'à nos camarades de cours. Nous avons intitulé ce tract : « L'université n'est pas fermée tant que nous vivons ». Il en est résulté des dialogues très intéressants à tous les niveaux. J'ai été surtout frappée par le fait que certaines de mes camarades de cours, qui sont normalement un peu intimidées pour aller au-delà des apparences, après avoir lu le tract, ont exprimé avec moi leurs vraies questions. L'une d'entre elle me disait : « Je ne veux pas vivre comme une esclave dans cette situation, sans plus rien ressentir ». Et une autre : « Si les conditions le permettent, je veux te voir ; j'ai besoin de parler avec toi des raisons pour lesquelles cela vaut la peine de vivre aujourd'hui ». Cela me frappe parce que c'est de nouveau la preuve factuelle que Celui que j'ai rencontré, qui parfois se sert aussi de nous et d'un banal tract, fait vraiment ressortir l'humain, le mien et celui de mes camarades de cours. En résumé, j'ai réalisé à nouveau que plus cette vie se produit, plus je vis mes questions, non pas seule, mais en relation avec elle, et plus mon humain ressort plus, devient plus vrai. Tout devient l'appel de Quelqu'un. Je le vois aussi beaucoup dans mes études. Et le désir de le communiquer au monde - avec courage aussi - naît alors de façon simple, non pas comme un activisme, mais comme quelque chose qui jaillit en surabondance et qui s'approfondit ensuite dans les rencontres qui se produisent. À ce propos, mes deux amies et moi avons fait une autre rencontre intéressante il y a quelques jours. Impressionnés – à cause de l'humanité qui en ressortait - par une interview donnée par un recteur d'une université différente de la nôtre, nous lui avons écrit, même si nous ne le connaissions pas, pour le remercier et partager les questions qui étaient urgentes pour nous, dont certaines étaient écrites dans le tract. Il nous a proposé de le rencontrer et de là est né un dialogue superbe, plein d'humanité et de partage sur les faits et les questions concernant cette période. Cela m'étonne, au-delà des développements que cela peut avoir dans le futur, que plus je suis générée par cette vie dont je témoignais et plus j'ai

la possibilité de me mettre en jeu tout entière avec tout le monde, c'est-à-dire d'approfondir avec curiosité la petite flamme de vérité que je vois brûler en chacun, même chez un recteur inconnu. Et je me rends compte que, de cette façon, je profite infiniment plus de la vie. En conclusion, je continue à avoir beaucoup de sentiments (sans parler des erreurs), de la peur à la joie, à la douleur, à la colère, à l'enthousiasme, mais ce qui domine, c'est de réaliser à nouveau que je ne peux vraiment dire « je » que dans le rapport avec celui qui me génère. La peur elle-même, quand elle me prend, devient une occasion le soir pour m'en rendre compte à nouveau, et je peux aller me coucher très fatiguée, avec toutes mes questions, mais en paix car je ne suis pas seule à crier contre le néant.

Merci. Comme nous le voyons, ta peur - comme la nôtre - a été mise au défi par des faits, qu'ils soient petits ou grands, comme celui du camarade qui veut vivre l'université comme un protagoniste dans cette situation. Et à partir de là, tu t'es retrouvée avec le désir de partager avec tous le défi de vivre l'université comme un protagoniste. En lisant le tract, certaines de tes camarades voient se réveiller aussi en elles leur désir de ne pas vivre comme des esclaves coincées dans ces circonstances, et elles commencent à te parler des raisons pour lesquelles cela vaut la peine de vivre maintenant. Ce sont les questions profondes qui se cachent derrière les symptômes. Parfois, il suffit d'un fait comme un tract avec lequel quelqu'un risque le désir qu'il a - « L'université n'est pas fermée tant que nous vivons » - et défie cette peur profonde de regarder en soi, jusqu'à faire exploser le désir de comprendre ce qui permet de vivre, ce qui rend la vie digne d'être vécue. Et tu découvres que plus cette vie arrive, plus tes questions deviennent vivantes ; c'est seulement dans un rapport avec cette vie que tout devient toujours plus vrai, que tout devient « l'appel de Quelqu'un ». Quelles que soient les circonstances, c'est le Christ qui nous appelle. C'est le but ultime : « Plus cette vie me génère, plus j'ai la possibilité de me mettre en jeu tout entière avec tout le monde », comme le disait notre amie.

C'est la grâce du charisme, comme cela s'est vu dans beaucoup de vos interventions ce soir. Comme le Pape nous l'a rappelé au début de l'encyclique *Tous frères*, saint François était « désireux d'embrasser tout le monde. La fidélité à son Seigneur était proportionnelle à son amour pour ses frères et sœurs » (Lettre encyclique, *Tous frères*, 3). La grâce reçue par saint François, comme celle que nous avons reçue, était, et est, pour tous. Par conséquent, ce n'est qu'en la suivant que nous nous découvrons désireux d'embrasser tout le monde, de la partager avec tous, de faire partager à tous ce don que nous avons reçu gratuitement. C'est pourquoi j'ai conclu *L'éclat des yeux* par cette phrase si puissante de Balthasar : « Le grain de froment chrétien [une chose aussi petite que nous le sommes] n'a une véritable fécondité formatrice que s'il ne s'enclot pas dans une forme particulière illusoire à côté d'autres formes du monde, se condamnant ainsi à la stérilité,, mais [...] à l'exemple de son Fondateur, [...] se sacrifie comme forme particulière, sans angoisse devant la perspective d'être abandonné et de s'abandonner lui-même [comme nous l'avons vu ce soir. C'est ce que le monde comprend]. Car n'est digne de foi aux yeux du monde que l'amour » (p. 153).

Nous entrons ainsi dans le temps de l'Avent parce que, quelle que soit l'influence que la mentalité dominante peut exercer sur nous et même si notre élan peut diminuer, il reste toujours quelque chose devant lequel doit s'arrêter, « la nature de l'homme, qui est définie par le sens religieux », c'est-à-dire cette disproportion structurelle que nous pouvons définir avec le mot « attente ». Don Giussani dit : « Une telle nature ne peut jamais être complètement atrophiée mais sera toujours, plus ou moins judicieusement, en position d'attente » (*Un avvenimento di vita, cioè una storia (Un événement de vie, c'est-à-dire une histoire)*, Edit-Il Sabato, Rome-Milan 1993, p. 41). L'Avent est le temps de cette attente à laquelle l'Église nous introduit une fois de plus. Le Christ répond à cette attente - que personne ne peut éliminer, comme nous l'avons vu - par une Présence qui parle à travers des faits, au début comme aujourd'hui. La méthode est toujours la même, comme l'Évangile nous le rappelle constamment. Je suis toujours étonné par cette phrase de Jésus : « Mais vous, heureux vos yeux puisqu'ils voient, et vos oreilles puisqu'elles entendent ! Amen, je vous le dis : beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu. (Mt 13, 16-17). C'est également vrai pour nous qui, chaque fois que nous nous rencontrons, écoutons toujours tous ces récits et voyons tous ces faits un jour après l'autre. Les faits

sont la modalité à travers laquelle Il nous appelle à la conversion maintenant. Nous faisons donc partie des bienheureux dont parle l'Évangile. Face à eux, chacun de nous peut faire aujourd'hui la vérification de sa propre disponibilité, comme le firent ceux qui furent devant les faits il y a deux mille ans, en pouvant refuser de les reconnaître : « Malheureuse es-tu, Corazine ! Malheureuse es-tu, Bethsaïde ! Car, si les miracles qui ont eu lieu chez vous avaient eu lieu à Tyr et à Sidon, il y a longtemps que leurs habitants auraient fait pénitence [...] ». (Lc 10, 13). C'est pourquoi, accompagnons-nous les uns les autres - en nous le témoignant les uns aux autres – en soutenant ces faits pour ne pas avoir à entendre ce « malheureux es-tu ! », comme il l'a dit à chacun de nous. En effet, Qui nous appelle à travers ces faits ? Jésus poursuit : « Celui qui vous écoute m'écoute ; celui qui vous rejette me rejette ; et celui qui me rejette rejette celui qui m'a envoyé ». (Lc 10, 16). C'est à travers le témoignage de quelqu'un de présent que le Christ nous appelle aujourd'hui, c'est Lui qui a encore pitié de nous et qui frappe à notre porte en ce début de l'Avent pour prendre tout de nous et pour pouvoir arriver jusqu'à tous à travers nous. Alors, bon Avent !

École de communauté. La prochaine École de communauté aura lieu mercredi 16 décembre à 21 heures. Nous recommençons le travail sur le livre *Engendrer des traces dans l'histoire du monde* : nous travaillerons sur le point 7 du second chapitre qui a pour titre : « La responsabilité et la décision ». Cela va vraiment de pair avec la question concernant la façon dont nous répondons aux faits que nous avons devant nos yeux.

Dans la section « École de communauté » du site en italien, vous pouvez trouver l'enregistrement audio de cette partie et des parties précédentes.

Traces. La campagne spéciale d'abonnement de *Traces* se poursuit sous le titre *Qui a un ami offre un trésor* – elle a un succès notable. Espérons que cela continue et que cela mette en mouvement ceux qui n'ont pas encore bougé –. Il est offert aux abonnés la possibilité d'offrir un abonnement à un nouvel ami à un prix très avantageux de 15 euros seulement. Pour toute information, vous pouvez contacter abbonamenti@tracce.it.

Livre du mois. Pour le mois de décembre, nous proposons toujours la lecture du livre de Mikel Azurmendi, *L'abbraccio. Verso una culture dell'incontro*. (non traduit en français). Je rappelle que le texte peut être acheter aussi au format ebook.

Affiche de Noël. Regardons ensemble la vidéo qui a été préparée avec le texte et l'illustration de l'affiche de cette année.

Le texte est une phrase de don Giussani : « Il est présent ici et maintenant : ici et maintenant ! *Emmanuel*. Tout part de là ; tout part de là, parce que tout change. Sa présence implique une chair, implique une matière, notre chair.

La présence du Christ, dans la normalité de la vie, implique toujours plus le battement du cœur : l'émotion de sa présence devient une émotion dans la vie quotidienne. Il n'y a rien d'inutile, ni d'étranger, une affection naît pour tout, tout, avec pour conséquence magnifique le respect et la précision à l'égard des choses que nous faisons, l'honnêteté envers nos œuvres concrètes, la ténacité dans la poursuite de leur objectif. Nous devenons infatigables. Vraiment, c'est comme si un autre monde se profilait, un autre monde dans ce monde ».

L'illustration est *Soirée d'hiver* de Jean-François Millet. Pourquoi ce tableau ? Comme le dit le texte de don Giussani que nous avons choisi, « l'émotion de sa présence devient une émotion dans la vie quotidienne ». Ce que nous attendons et que nous attendons tous, c'est vraiment que la vie quotidienne se remplisse de cette émotion – comme le disait notre amie au début – qu'elle soit illuminée par Sa présence : c'est l'événement inouï de Noël. Dans son commentaire sur le tableau, notre ami Giuseppe Frangi écrit – vous le lirez dans le *Traces* de décembre - : « C'est une scène réelle qui assume cependant une force métaphorique ; ce n'est pas une Sainte Famille, mais elle est comme investie par ce lien certain entre le quotidien et l'éternel dont la famille de Nazareth avait vraiment

fait l'expérience et qu'elle avait apporté au monde. La lumière même de la lampe à huile, point d'irradiation posé au centre de la composition, exactement au-dessus du berceau de l'enfant, évoque l'iconographie de la Nativité ».

La vidéo-affiche que nous venons juste de voir est disponible depuis aujourd'hui sur le site et sur les réseaux sociaux du mouvement, et dans les prochains jours, elle sera aussi disponible en anglais, espagnol, portugais et français. Cela peut être un instrument utile aussi pour ceux qui auraient un problème pour récupérer l'affiche au format papier à cause des restrictions en vigueur. Utilisons l'affiche, entre nous et avec les personnes que nous rencontrons, les amis, les parents, les collègues, comme une occasion pour pouvoir faire mémoire et témoigner de ce qui nous est le plus cher dans la vie.

Bon Avent à tous et bon chemin !

Veni Sancte Spiritus